

***Fabriques du lieu.  
Analyse anthropologique de la production sociale plurielle  
d'une friche en milieu urbain.  
Le cas de la Petite Ceinture de Paris.***

**Projet de recherche  
en vue d'une thèse de troisième cycle**

\*\*\*\*\*

- ***Sciences sociales en ville, sciences de la ville***

Durant la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, la ville a fait l'objet de la part des ethnologues et sociologues de nombreuses études. Pourtant, de multiples articles font état d'une aporie disciplinaire sur l'étude *de la* ville en tant qu'environnement sensible, envisagée comme cadre spatial spécifique. Les textes comme ceux de Maïté Clavel<sup>1</sup> ou d'Albert Lévy<sup>2</sup> reprochent aux chercheurs d'appréhender la ville uniquement comme décor pour des groupes de population qui forment l'objet même de la recherche. On a alors affaire à une ethnologie *dans* la ville, qui occulte la spécificité de l'environnement urbain pour ne s'intéresser qu'aux particularités culturelles de groupes constitués comme tels.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Clavel Maïté, 'L'ethnologie urbaine en France : des sociétés exotiques à l'espace urbain', *L'Homme et la Société*, 1992, 2, 104 'Anthropologie des espaces habités', pp. 97-110 ; Clavel Maïté, 'Sociologie et ethnologie urbaine' in Sylvia Ostrowetsky (dir.), *Sociologues en ville*, 1996, Paris, L'Harmattan, pp.85-90.

<sup>2</sup> Lévy Albert, 'Le système résidentiel et son fonctionnement socio-sémiotique : connotations sociales de l'espace et styles de vie', *Espaces et Sociétés*, n° 73, 1994, pp. 99-113 ; Lévy Albert, 'Pour une socio-sémiotique de l'espace' in Sylvia Ostrowetsky (dir.), *Sociologues en ville*, 1996, Paris, L'Harmattan, pp. 161-178.

<sup>3</sup> On retrouve des remarques du même type chez Michel Agier ou Gérard Althabe. Agier Michel, *L'invention de la ville, banlieues, townships, invasions, favelas*, Ed. des Archives Contemporaines, 1999, 176 p. ; Althabe Gérard, 'La ville rompue' in Althabe G. et Comolli J.-L., *Regards sur la ville*, Ed. du Centre G. Pompidou, 1994, 128 p.

**Le parti pris ici consiste ici à renverser cette primauté du groupe social pour constituer le cadre spatial urbain comme objet d'étude à part entière.**

Il s'agit, à l'instar de Jean-Claude Chamboredon et Colette Pétonnet<sup>4</sup> pour les grands ensembles, de saisir les liens réguliers entre un type de configuration spatiale et les représentations, les valeurs et les pratiques qui y sont attachées. Comme Michèle de la Pradelle pour le marché de Carpentras, nous souhaitons appréhender la ville tel un emboîtement d'espaces sociaux interdépendants, mettre en relation un lieu, un temps et une sociabilité particulière<sup>5</sup>.

**Ainsi, plutôt que de tirer le fil conducteur de la recherche d'un groupe social déterminé à priori, nous faisons le choix de prendre comme point de départ une configuration spatiale spécifique et de nous pencher sur la diversité de sa fréquentation, des pratiques et représentations qu'elle engendre.** Cette approche transversale permet, nous semble-t-il, de quitter un culturalisme excessif et essentialiste pour tenter, à partir d'un type de lieu spécifique, de décrire la diversité des appropriations mentales et matérielles dont il fait l'objet de la part des multiples 'personnalités' sociales qui le fréquentent ou au contraire ne le fréquentent pas.

En conséquence, **l'objectif recherché s'apparente à une anthropologie de l'espace urbain** qui s'attacherait à « *réfléchir à la manière dont les espaces (...) sont produits, modelés, occupés, modifiés, détournés, imaginés par les hommes en société ; comment ces espaces, préalables, projetés, présents, sont vécus et rêvés, comment ils interviennent plus ou moins activement - en empêchant, en favorisant, en accompagnant – la vie individuelle et collective : comment ils manifestent, concrétisent des rapports sociaux, des valeurs, des consensus, comme des conflits ou des rejets.* »<sup>6</sup>

- ***L'espace urbain comme enjeu, approche dynamique***

La ville a souvent été définie par la densité et l'intensité du bâti, des interactions sociales, des échanges, des flux, mais cette structure urbaine est aussi caractérisée par un processus dynamique constant qui fait évoluer de façon structurelle la valeur et la fonction conférées à ses différentes parties.

---

<sup>4</sup> Chamboredon JC, Lemaire M. , 'Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement', *Revue Française de Sociologie*, n°XI-1, 1970, p. 3-33. ; Petonnet Colette, *Espaces habités, ethnologie des banlieues*, Galilée, 1982 et *On est tous dans le brouillard*, Galilée, 1983.

<sup>5</sup> La Pradelle (de) Michèle, *Les vendredis de Carpentras, faire son marché en Provence ou ailleurs*, Paris, Fayard, 1996, 374 p. ; La Pradelle (de) Michèle, 'Comment décrire un marché ?' in Sylvia Ostrowetsky (dir.), *Sociologues en ville*, 1996, Paris, L'Harmattan, pp. 91-104.

<sup>6</sup> Clavel Maïté, 'Sociologie et ethnologie urbaine' in Sylvia Ostrowetsky (dir.), *Sociologues en ville*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 85. L'auteur évoque ici les espaces habités, mais son propos s'applique à notre sens à d'autres types d'espaces.

Dans ce cadre, les études de sciences sociales s'attachent aujourd'hui à décrire les mutations de l'espace urbain : Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot ont dans cette perspective décrypté la transformation d'un quartier résidentiel de la haute bourgeoisie en quartier d'affaire<sup>7</sup> ; d'autres auteurs, ethnologues, sociologues et urbanistes se sont intéressés à la requalification de certains quartiers<sup>8</sup>, aux stratégies résidentielles et leur conséquences sur l'évolution de la morphologie urbaine, à l'émergence de nouvelles infrastructures et leur impact sur l'ordre urbain.

Consécutivement à ces métamorphoses, certains espaces se trouvent porteurs de valeurs et de représentations nouvelles, et peuvent tour à tour être l'objet d'un engouement de la population ou au contraire d'un rejet structurel qui peut aller jusqu'à l'abandon.

**Faisant notre cette approche de l'espace urbain comme enjeu<sup>9</sup>, ce sont justement les espaces vides, vidés, déqualifiés, abandonnés qui retiennent notre attention et que nous avons regroupé sous le vocable d'« espaces vacants », pour constituer ceux-ci en champ de recherche à part entière.**

- *Vide et plein en milieu urbain, la notion d'espace vacant*

A l'intérieur du terme générique encore flou *d'espaces vacants*, est englobé tout d'abord le cadre bâti déqualifié : les immeubles d'habitation ou de bureaux laissés vides, les friches industrielles : usines, hangars, entrepôts mais aussi les infrastructures routières et ferroviaires inoccupées, auxquelles s'ajoutent les terrains vagues, les chantiers de construction laissés à l'abandon ou encore les zones interstitielles n'ayant pas de fonction assignée ; bref, tous les lieux qui à un certain moment du processus dynamique urbain se trouvent être inutilisés, ou qui ont perdu leur fonction première sans avoir encore été officiellement réinvestis.

**Dans la perspective d'une approche dynamique de la ville, le concept d'espace vacant désigne tout aussi bien un état : le vide, l'abandon, la vacance ; qu'un moment : la transition entre une utilisation antérieure révolue et une réappropriation potentielle.**

---

<sup>7</sup> Pinçon Michel, Pinçon-Charlot Monique, *Quartiers bourgeois, quartiers d'affaires*, Paris, Payot, Coll. « Documents », 1993.

<sup>8</sup> Pour exemple : Althabe Gérard, Marcadet C., De La Pradelle M., Sélim M., *Urbanisation et enjeux quotidiens, Terrains ethnologiques dans la France actuelle*, 1985, Paris, Ed. Anthropos, 199 p. ; Althabe Gérard, *Urbanisation et réhabilitation symbolique*, 1994, Paris, Anthropos ; Authier Jean-Yves, *La vie des lieux. Un quartier du Vieux-Lyon au fil du temps*, Presses Universitaires de Lyon, 1993, 268 p.

<sup>9</sup> « L'espace urbain comme enjeu : A la fois produit de l'activité humaine et source d'effets en retour sur les manières d'agir et de penser, l'espace est aussi un enjeu de compétition entre les différents agents pour la possession du sol ; enjeu d'appropriation symbolique, de contrôle du voisinage et de l'accès aux espaces publics ; enjeu aussi de domination politique fondée sur des compétences territoriales », Yves Grafmeyer, *Sociologie urbaine*, 1994, Paris, Nathan, p. 26.

Si l'on admet, comme le pensent les sociologues, que la configuration de la structure urbaine est la résultante de stratégies de résidence et d'appropriation de l'espace, les 'espaces vacants' peuvent être définis comme le résidu de cette bataille pour l'espace, les miettes inappropriées ou laissées de façon procédurale et dynamique à l'abandon, les rebuts, les déchets spatiaux des luttes urbaines.

A ce titre, ils sont les espaces dont on ne veut plus, les lieux les moins bien classés sur l'échelle sanctionnant l'espace social<sup>10</sup> d'une agglomération, car ils ne présentent plus, pour un temps, de valeur économique ou symbolique suffisante<sup>11</sup>. **Les lieux vacants sont donc, dans un premier temps, caractérisables par leur absence relative de valeur et la position marginale qu'ils occupent dans la géographie sociale de la ville.**

Pourtant, si des raisons, le plus souvent économiques, ont conduit progressivement les propriétaires de ces lieux à s'en désintéresser, ces espaces ne sont pas pour autant laissés dans une totale indifférence. La perte de leur valeur au contraire crée une nouvelle demande : de l'abandon des uns naît presque simultanément l'attrait des autres.

**Ainsi, l'état de vacance est un statut très relatif : le vide laissé en milieu urbain ne tarde jamais à être réinvesti, la perception d'un 'vide' engendrant quasi simultanément une réappropriation 'sauvage' de l'espace par les citoyens.** Le statut de vacance devient par le fait un état symptomatique et imparfait, jamais complètement réalisé. Les espaces vacants sont de ce point de vue, comme les non-lieux décrits par Marc Augé, un idéal-type plus qu'une réalité.<sup>12</sup>

Plus encore, **ce statut de vacance doit être abordé de façon critique puisqu'il résulte très souvent d'impressions subjectives construites à la suite de l'accumulation**

---

<sup>10</sup> Le terme 'espace social' est entendu ici au sens abstrait qu'en donne Pierre Bourdieu, c'est à dire impliquant l'idée de différence, d'écart : *'ensemble des positions distinctes et coexistants, extérieures les unes aux autres, définies les unes par rapport aux autres, par leur extériorité mutuelle et par des relations de proximité (...) et aussi par des relations d'ordre.'* Bourdieu Pierre, *Raisons pratiques, sur la théorie de l'action*, Paris, Ed. du Seuil, Collection Points, 1994, p. 20. Concept repris par Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot dans 'l'espace urbain comme expression symbolique de l'espace social', in Sylvia Ostrowetsky (dir.), *Sociologues en ville*, 1996, Paris, L'Harmattan, pp. 155-160.

<sup>11</sup> Je pense aux immeubles vides des centres villes que l'on peut considérer comme des 'jachères immobilières', aux bâtiments industriels insérés dans une structure urbaine en pleine désindustrialisation, comme de nombreuses bâtisses dans l'Est Parisien, ou encore aux immeubles vétustes des quartiers populaires.

<sup>12</sup> Marc Augé donne aux concepts de lieu et de non-lieu une dimension idéal-typique : *'Il est évident du non-lieu comme du lieu : il n'existe jamais sous une forme pure, les lieux s'y recomposent, des relations s'y reconstruisent, les 'ruses millénaires' de 'l'invention du quotidien' et des 'arts de faire' dont Michel de Certeau a proposé des analyses si subtiles peuvent s'y frayer un chemin et y déployer leurs stratégies. Le lieu et le non-lieu sont plutôt des polarités fuyantes : le premier n'est jamais complètement effacé et le deuxième ne s'accomplit jamais complètement.'* Marc Augé, *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, 1992, p.101.

**d'éléments visuels qui concourent à appréhender les lieux comme abandonnés ou libres - absence d'occupants ou de l'activité ordinairement constatée, pousse libre et désordonnée de la flore, saleté, usure et dégradation des infrastructures, amas de détrit, etc. - mais qui ne correspondent pas toujours à un abandon réel ou à une absence de propriétaire et d'activité.** En effet, bien souvent, la désignation de certains territoires urbains comme étant « libres » relève d'un abus de langage, d'une illusion collective, puisque bien que sous-utilisés, ces espaces ne sont pas à proprement parler abandonnés par leurs propriétaires. Néanmoins, c'est autour de cette définition que naissent et se structurent les perceptions et opérations sociales dont ils font l'objet, celle-ci est donc une illusion efficace et bien que donnée du discours, elle acquiert une certaine réalité. Reprenant à ce titre les préceptes d'une science sociale compréhensive, qui veut que 'l'indigène ait toujours raison'<sup>13</sup> et que les actes de paroles acquièrent une certaine pertinence à être appréhendés comme éléments structurant la construction de la réalité sociale<sup>14</sup>, la définition de ces espaces comme « vacants » sera retenue ici.<sup>15</sup>

**A la lumière de ces quelques mises en garde, il nous a semblé que l'étude des cycles conduisant à l'abandon progressif de parcelles géographiques, à leur appréhension comme « espaces vacants », puis à leur réinvestissement, pouvait être en mesure de révéler une série de comportements sociaux spécifiquement urbains, et ainsi constituer une entrée pertinente pour l'étude anthropologique de la ville.**<sup>16</sup>

---

<sup>13</sup> François Laplantine cite Jeanne Favret-Saada : « *Un précepte de l'anthropologie britannique – le seul peut-être au nom de quoi je puisse me dire ethnographe – veut que l'indigène ait toujours raison* ». Laplantine François, *La description ethnographique*, Paris, Nathan, 1994.

<sup>14</sup> Olivier Schwartz, tout en formulant quelques mises en garde, décrit l'intérêt de l'étude des actes de paroles : 'Les situations de parole mettent ainsi fréquemment l'ethnographe dans une contradiction. D'un côté il ne peut ignorer les règles élémentaires de la critique des sources : les 'choses dites' ne sont pas des informations immédiatement vraies sur le monde, pas plus qu'elles n'équivalent à des réalités directement observées et contrôlées par l'enquête. Mais d'autre part, il ne peut être question de rabaisser pour cette raison leur valeur informative et cognitive. Les matériaux contenus dans la parole peuvent comporter une précision, une richesse, une densité qui exigent qu'on les prennent au sérieux.' Schwartz Olivier, 'L'empirisme irréductible' (postface) in *Le Hobo, sociologie du sans abri*, Anderson Nels, (Ed.) 1999, Nathan, p.283.

<sup>15</sup> En ce sens, je rejoins les remarques de Dan Sperber « *Tout projet d'anthropologie scientifique se heurte à une difficulté majeure : il est impossible de bien décrire un phénomène culturel, une élection, une messe ou un match de football, par exemple, sans tenir compte de l'idée que s'en font ceux qui y participent (...)* ». Sperber Dan, *Le savoir des anthropologues*, Hermann, 1982, p.15.

<sup>16</sup> Dans cette perspective, les friches industrielles des régions de l'Est et du Nord de la France me semble ne pas pouvoir être insérées dans ce champ, puisque dans ce cas, il s'agit de l'ensemble d'une région qui perd sa fonction dans un processus plus global de désindustrialisation, l'enjeu pour l'espace n'est donc plus tout à fait le même que dans des zones urbaines denses. Toutefois, la connaissance de ces cas particuliers de vacance spatiale sera intégrée au travail de recherche.

En ce sens, la dialectique du vide et du plein en milieu urbain devient le cadre global de la réflexion, les processus dynamiques de perception, d'appropriation et de transformation des espaces vacants, l'objet spécifique des enquêtes de terrain.

- ***Les espaces vacants comme champ de recherche***

En France<sup>17</sup>, très peu de chercheurs en sciences sociales ont pris les « espaces vacants » comme support principal de leur recherche, mené un programme d'étude comparatif puis une réflexion globale sur ce type d'espace<sup>18</sup>, comme ont pu en faire l'objet les espaces marchands, les centre villes ou le quartier. Néanmoins, on trouve ici où là sous différents registres – littérature, presse, documentaires, films de fiction, articles scientifiques, urbanistiques et artistiques – un certain nombre de remarques qui révèlent l'intensité des résonances morales, culturelles et imaginaires de ces lieux, et traduisent leur importance symbolique dans notre société.

Par exemple, Roland Castro déclare '*J'ai toujours préféré le terrain le plus vague au plus beau des bâtiments*', Marc Augé parle du '*charme incertain des terrains vagues et des friches (...) de tous les lieux du hasard et de rencontre où l'on peut éprouver fugitivement la possibilité maintenue de l'aventure*' ; Gustave-Nicolas Fischer, psychosociologue de l'espace, note qu'il est '*symptomatique de voir (...) dans des villes nouvelles où l'on organise sans cesse des zones de retrait ou de détente, comment les gens, et surtout les jeunes, préfèrent les terrains vagues qui sont des espaces non organisés aux espaces organisés qu'on leur propose*'.<sup>19</sup>

Bien qu'intéressantes, le caractère disparate, succinct et souvent assez intuitif de ces remarques ne satisfait pas **l'ambition de créer un champ de réflexion anthropologique qui s'attacherait spécifiquement à l'analyse de ce type d'espace urbain.**

Pour cela, il faudrait multiplier les études de cas, les monographies de friches, de terrains vagues, de squats, dont chacune d'elle prendrait en compte les conditions économiques et juridiques particulières de la situation, le contexte social et politique environnant, les

---

<sup>17</sup> En revanche, dans d'autres pays et particulièrement au Québec et au Canada, les recherches en sciences sociales sur ce type d'espace sont beaucoup plus prolifiques.

<sup>18</sup> A ma connaissance, seuls Fabrice Raffin (Université de Lyon) et Florence Bouillon (SHADYC, EHESS Marseille) s'y sont attachés jusqu'à présent. Raffin Fabrice, *La mise en culture des friches industrielles, Poitiers, Genève, Berlin. De l'épreuve locale au développement de dispositifs transnationaux* (Rapport au Ministère de l'équipement), 1998, 150 p. ; Bouillon Florence, 'Ressources et compétences des squatters urbains', *Revue Française des Affaires Sociales*, n°2, 2002 (à paraître) ; Bordreuil Samuel, Bouillon Florence, Péraldi Michel, Suzanne Gilles, Vassort Marine, *Les formes urbaines de l'errance : lieux, circuits, parcours*, PUCA, 2001, 186 p.

<sup>19</sup> Augé Marc, 1992, *op. cit.*, p.9 ; Fischer Gustave-Nicolas, *Espace industriel et liberté, l'autogestion clandestine*, PUF, Paris, 1980, p.163. Nous pensons aussi aux remarques de Pasolini, grand amateur des terrains vagues en bordure de Rome, à celles du poète Jacques Réda, au roman *Les Ritals* de Cavanna ou encore à l'ouvrage de Peter Handke et Herbert Gramper, *Les espaces intermédiaires*.

opérations sociales concrètes qui s’y déroulent, les processus symboliques de construction du lieu et leurs évolutions au cours du temps, les différentes formes de discours mobilisées pour en parler, ainsi que les nombreuses pratiques et stratégies d’appropriations ayant cours. Puis, à la lumière de ces observations singulières, il faudrait construire une approche transversale de ces lieux.

**Parmi les différents types d’espaces vacants qui ponctuent aujourd’hui la trame urbaine, la friche industrielle semble particulièrement propice pour constituer la première étape de ce programme de recherche dédié aux vides urbains et à leur réinvestissement.**

- ***La friche industrielle en milieu urbain***

Très souvent définies par défaut – absence d’activité et de valeur économique, lieux dévalorisés, dé-qualifiés, dé-classés, a-fonctionnels, dés-ordonnés, abandonnés - les friches sont traditionnellement appréhendées par les urbanistes comme les verrues de la trame urbaine, ses dents creuses ; îlots de douleur, de désordre et d’insécurité qu’il convient de faire disparaître au plus vite, elles ont longtemps été désignées par des qualificatifs négativement connotés : inadaptées, vétustes, insalubres, dangereuses, mal fréquentées<sup>20</sup>. Comme les théories fonctionnalistes des années trente aux Etats-Unis, qui définissaient les quartiers défavorisés des grandes métropoles uniquement par leurs dysfonctionnements et leur désorganisation, comme parties malades d’un tout organique, les définitions classiques des friches industrielles les font apparaître comme les ‘arrières cours honteuses’ de nos villes.

A l’inverse, depuis quelques années, les friches industrielles situées en milieu urbain font l’objet d’un réinvestissement symbolique qui donne lieu à des discours résolument optimistes. Sous le regard d’artistes et de certains milieux culturels et institutionnels, les friches sont devenues des espaces libérés, des ‘territoires à inventer’, les ‘lieux de tous les possibles’, où, de façon tout à fait inédite, est offert au citoyen l’opportunité de construire une nouvelle urbanité. Devenues hauts-lieux de la création artistique contemporaine, laboratoires de nouvelles sociabilités, de nouvelles façons de vivre et d’être-ensemble, les friches sont aujourd’hui perçues comme des territoires propices à l’invention d’une nouvelle pratique de la ville. Esthétisées, artialisées, les friches urbaines sont à présents investies d’un nouveau sens qui leur confère une valeur inédite<sup>21</sup>.

---

<sup>20</sup> Les définitions suivantes témoignent de cette perspective normative : « *friche urbaine industrielle : terrains laissées à l’abandon en milieu urbain* », in Merlin Pierre, Choay Françoise, Dictionnaire de l’Urbanisme et de l’Aménagement, Paris, PUF. « Friche industrielle : espace bâti ou non bâti, anciennement occupé par une activité industrielle. » in *Friches industrielles en France : définition, inventaire, exemples de réaffectation*, déc. 1979, IAURIF, p. 3.

<sup>21</sup> Les textes suivants, exemples non exhaustifs des productions actuelles sur les friches, sont le témoignage le plus probant de cet engouement nouveau pour ce type de configuration spatiale: Hurstel Jean *et al.*, *Friches industrielles, lieux de culture*, [Actes du colloque, 18-19 mai 1993, Strasbourg, La Laiterie, Centre Européen de jeune création], Paris, La Documentation française, 1994, 33 p. ; *La modification des lieux industriels*, Actes du Colloque, 1999 ; Lextraire Fabrice, *Friches, laboratoires*,

**Figurant le passage d'une société moderne industrielle à une société post-industrielle, la friche est aujourd'hui une des configurations spatiales les plus emblématiques de la ville contemporaine. A la fois structure bâtie témoignant du passé et espace libre offrant dans la trame urbaine une porosité impromptue, la friche industrielle est devenue l'objet d'enjeux urbanistiques, artistiques, politiques et sociétaux fortement révélateurs des nouvelles façons d'appréhender la ville et d'imaginer son futur.**

Espace controversé faisant l'objet de nombreux discours, suscitant à la fois répulsion et fascination, douleur et espoir, travail de la mémoire et prospectives utopiques, la friche industrielle fait l'objet de constructions symboliques nombreuses et contrastées. **L'analyse des procédés sociaux conduisant à assigner à la friche industrielle cette pluralité de sens, l'observation des processus d'appropriation et des projets d'aménagement dont elle fait l'objet, le décryptage des images auxquelles elle renvoie, semblent en mesure de fournir un éclairage pertinent sur un certain nombre de comportements sociaux contemporains.** C'est en ce sens que nous nous attachons à étudier ces configurations spatiales spécifiques, et plus particulièrement à construire en objet de recherche un espace en friche de la capitale française.

- ***La Petite Ceinture de Paris ou la production sociale plurielle d'un lieu***

**Ancien axe ferroviaire construit à la fin du XIXème siècle, traversant les quartiers périphériques de la capitale française pour former une boucle de trente-trois kilomètres, la Petite Ceinture de Paris est aujourd'hui l'une des plus importantes friches urbaines de France et certainement l'une des plus médiatiques.**

Après avoir subi une série d'avaries tout au long du XXème siècle, cette infrastructure ferroviaire ne supporte plus, depuis le début des années quatre-vingt-dix, de trafic régulier. Progressivement perçue comme friche par les parisiens bien qu'elle appartienne toujours à une grande entreprise publique de transport ferroviaire, elle suscite depuis plus de dix ans une diversité étonnante de regards, de discours et de manifestations sociales engageant un panel large et diversifié d'agents sociaux, allant du simple citoyen au maire de Paris.

**Une première année d'enquête de terrain menée dans le cadre du Diplôme d'Etudes Approfondies a visé à mettre en perspective la fabrication plurielle de cet espace tout au long de ces dix dernières années. Les premiers résultats obtenus ont permis de souligner le parcours symbolique complexe de ce lieu et de révéler, à la lumière des diverses significations qui lui ont été conférées successivement, comment se pense aujourd'hui une ville comme Paris.**

Dans le cadre de cette première année d'enquête visant à construire un portrait anthropologique de ce lieu en analysant l'ensemble des opérations sociales dont il a fait l'objet, aussi bien au niveau micro-sociologique qu'à une échelle plus globale, à partir du

---

*fabriques, squats, projets pluridisciplinaires ; une nouvelle époque de l'action culturelle* (Rapport au Ministère de la Culture), 2001.



moment où il a été perçu comme friche ; la Petite Ceinture a été abordée à la façon d'un objet dont on décrirait la biographie, et qui subirait des transferts de propriété, des modifications de statut, de fonction et de valeur, et renverrait de façon dynamique à de nouvelles significations sous le regard et l'influence d'une succession d'agents sociaux (riverains, historiens du rail, artistes et professionnels de l'image, militants associatifs, écologistes, journalistes et élus locaux).

Choisissant pour ce faire de détailler les différentes situations socio-historiques traversées<sup>22</sup> au fil d'un déroulement chronologique, ce premier travail met en relief les différents cycles de construction symbolique de ce lieu à l'état de friche. Présentée ici sous une forme très schématique, **le récit mouvementé des différentes périodes de l'histoire sociale de la Petite Ceinture en tant que friche permet de souligner la capacité de ce lieu à engendrer une succession complexe de visions différentes, à supporter une image riche et mouvante, à être ainsi le produit de constructions sociales et symboliques multiples.**

A l'issu d'un lent processus de dévaluation économique, de déqualification industrielle et d'oubli, engagé dès les années trente, la Petite Ceinture tombe assez visiblement en désuétude au début des années quatre-vingt-dix. Mais, alors que ce premier mouvement semble atteindre un état paroxystique lorsque commencent à s'amonceler les détritrus sur les voies désormais privées d'électrification, que le passage des derniers trains fait place au silence et qu'est annoncée officiellement la fermeture de la ligne, quelques individus, sensibles au charme de cette voie ferrée bordée de verdure implantée au cœur de la capitale et préoccupés du sort d'une telle infrastructure, vont s'attacher à stopper ce processus de déclassification en conférant à ce lieu, dorénavant perçu comme friche industrielle, une nouvelle image.

Sous la forme d'une stratégie de patrimonialisation, visant à préserver cet espace face aux effets du temps et de la conjoncture économique, ces premiers militants, issus de la société civile, vont mettre en valeur l'ensemble des caractéristiques propres à ce lieu. S'appuyant à la fois sur la dimension mémorielle de l'emprise, qui témoigne de l'histoire industrielle de la capitale et des modes architecturaux du génie civil, sur son emplacement circulaire spécifique dans la trame urbaine et sa fonction de liaison entre les différents quartiers, sur la richesse écologique (faune, flore, circulation d'air) qu'elle préserve, sur ses qualités proprement pittoresques, ainsi que sur ses multiples fonctions improvisées par les parisiens en manque d'espace qui, au gré d'incursions spontanées et anonymes, en ont fait tour à tour un lieu de promenade, de découverte, d'inspiration, de refuge ou d'activité, ces militants associatifs, relayés par la presse parisienne puis nationale, ainsi que par un certain nombre d'artistes et professionnels de l'image, vont engager une procédure de réhabilitation symbolique relativement efficace.

Au terme de plusieurs années, marquées par l'activisme militant et festif de ces individus, la Petite Ceinture, fortement médiatisée, apparaît désormais comme un territoire rare et

---

<sup>22</sup> Nous retenons ici la définition qu'a donné Jean Bazin de la *situation* : « *Configuration singulière, par définition temporaire, le mouvement actuel de l'histoire en cours, dont on peut dresser un état.* ». Bazin Jean, 'Interpréter ou décrire, notes critiques sur la connaissance anthropologique' in Revel Jacques, Watchel Nathan, *Une école pour les sciences sociales : de la VI<sup>e</sup> section à l'EHESS*, Paris, CREPS, 1996, pp. 418.

unique. Riche de part ses composantes culturelles et historiques, ses traits environnementaux, et les aspects insolites de son statut de friche (esthétique de l'abandon, lieu d'inspiration artistique, site touristique alternatif, laboratoire d'expériences urbaines variées), la Petite Ceinture est désormais reconnue comme patrimoine, comme territoire d'exception. Jouissant à présent d'une notoriété relativement importante et d'une image globalement positive, la Petite Ceinture va devenir le réceptacle de résonances symboliques multiples.

Ainsi, entre le début des années quatre-vingt-dix et 1995, on peut affirmer que de système de choses, la Petite Ceinture est passé au statut de déchet, puis, de déchet à celui de sémiophore, sa fonction étant à présent plus signifiante qu'utilitaire<sup>23</sup>. A partir de cette date, elle va faire l'objet d'un débat public sans précédent concernant son réaménagement.

A l'issu de cette première période de réhabilitation symbolique, en 1995, le Maire de Paris, sensibilisé, va s'engager publiquement à réfléchir sur le sort futur de la Petite Ceinture. Alors que la période décrite précédemment s'articulait autour de la question de la sauvegarde, de la préservation, du gel de cette emprise pour d'éventuels besoins futurs, la période qui débute en 1995, est marquée par une réflexion sur le recyclage potentiel de cet infrastructure ferroviaire, sur sa requalification ou la transformation de sa fonction. La notion de projet va donc dorénavant prendre le pas sur l'objectif de conservation.

Des agents sociaux de plus en plus nombreux, allant de représentants d'associations de quartier aux élus locaux, vont à présent proposer toute une gamme de scénarios prospectifs envisageant l'usage futur de cet espace de plus de mille hectares. On assiste alors à une envolée de l'imaginaire collectif qui va faire porter à cette emprise ferrée une diversité exceptionnelle de projets, allant du retour du train à la reconversion du lieu en promenade plantée, en passant par sa transformation en piste cyclable ou en musée des transports. La Petite Ceinture devient alors un espace-projet<sup>24</sup>, le « siège de tous les désirs », sur lequel on projette les images utopiques de la ville que l'on voudrait voir se construire pour demain. Faisant office de réceptacle des grandes tendances urbanistiques contemporaines, cet espace libre semble offrir à la réflexion politique et urbanistique un territoire expérimental inédit permettant la mise en place concrète de grand(s) projet(s) de renouvellement urbain.

Dans cette perspective, est créée en 1998 une commission extramunicipale d'étude et de réflexion sur la Petite Ceinture, rassemblant autour d'une même table propriétaires, élus, cadres locaux et représentants associatifs. Ces derniers espèrent, grâce à la mise en place de cette instance publique de discussion et la multiplication d'événements festifs sur les voies, faire de la Petite Ceinture le lieu exemplaire<sup>25</sup> d'une nouvelle ère de concertation politique, de

---

<sup>23</sup> Pomian K, 'Musée et patrimoine' in Jeudy H.P.(dir.), *Patrimoines en folie*, Paris, Ministère de la Culture/Maisons des Sciences de l'Homme, 1990, p.179.

<sup>24</sup> La friche comme 'espace -projet', voir : Soubeyran Olivier, *Espace substrat, espace projet*, [Séminaire présenté à l'Université de Pau et des pays de l'Adour] et Sénécal Gilles, Saint-Laurent Diane, 'Espaces libres et enjeux écologiques : deux récits du développement urbain à Montréal, *Recherches sociographiques*, XL, 1, 1999, 33-54.

<sup>25</sup> Les lieux exemplaires sont d'après André Micoud, « *les lieux produits, construits pour signifier la possibilité d'un avenir différent. Des lieux donc qui se définissent en ce qu'ils sont le théâtre d'une*

réflexion collective sur le visage futur de la capitale et ainsi démontrer qu'une réappropriation des espaces de la ville par la population civile est possible.

Mais, malgré l'intensité des espoirs placés tant par les élus locaux que par les associations pour reconquérir cet espace et en faire un territoire appartenant aux parisiens, les propriétaires, l'Etat désormais par l'intermédiaire de Réseau Ferré de France et la SNCF, réaffirment leur volonté de rester possesseurs uniques de cette infrastructure et annoncent plusieurs projets visant sa requalification ferroviaire. Les instances municipales qui avaient émis l'intention de transformer la globalité de l'emprise en jardin public afin de créer un espace de circulation verte tout autour de la capitale, se voient concéder la possibilité d'aménager quelques portions de la ligne en attendant le retour du train.

Au terme de cette commission extramunicipale, les ambitieux projets de coulée verte, de piste cyclable ou encore de transformation de cet espace en lieu dédié à des événements festifs vont donc, parfois douloureusement, faire place à des perspectives beaucoup moins originales et plus réalistes. Ainsi, le déploiement d'idéaux caractérisant la période comprise entre 1995 et 2000, va prendre fin en même temps que la commission Petite Ceinture, le débat sur le devenir de cette emprise ferroviaire sous-utilisée va retourner alors sous le joug désenchanté des conditions techniques, juridiques et économiques.

Enfin, depuis l'année 2000, loin d'être complètement retombée dans l'oubli, la Petite Ceinture fait l'objet de polémiques vives entre la nouvelle municipalité parisienne et les militants associatifs favorables à la réhabilitation ferroviaire de cette infrastructure. Forts de plusieurs études techniques réalisées par des organismes officiels ces derniers militent pour que la Petite Ceinture, voie ferrée, certes vétuste, mais déjà existante, soit prioritaire dans le cadre de l'implantation de nouveaux systèmes de transports dans la capitale. Soulignant ses avantages, et le gâchis considérable que sa destruction représenterait, ces militants s'opposent vertement à la nouvelle équipe municipale plutôt favorable à terme à sa reconversion en espace vert et à l'implantation de nouvelles lignes de transport (tramway) sur d'autres sites. A présent érigée comme cas exemplaire des dysfonctionnements politiques de la capitale et des 'mauvais choix' des élus en terme de dépense publique, la Petite Ceinture, après avoir été construite comme lieu d'exception puis comme espace-projet réceptacle des utopies urbanistiques contemporaines, devient aujourd'hui, pour ces militants constitués en contre-pouvoir, le symbole d'un combat citoyen pour faire entendre l'intérêt général face aux enjeux électoralistes des élus en place. A ce titre, elle incarne aujourd'hui un nouveau type d'exemplarité, beaucoup moins positif que le précédent.

---

*action sociale pour la résolution d'un problème. (...) Ceux pour lesquels l'action pour un autre futur en vient à être pensée comme indissociable d'une forme spatiale montrée comme préfiguratrice d'un nouvel ordre. (...) construits pour signifier la possibilité d'un avenir différent, articulés à la désignation concomitante d'un problème social, d'une contradiction (problème qui est dit pouvoir trouver sa solution dans une autre manière d'organiser l'espace social) et, enfin, construits pour être reproduits et imités . ».* Micoud André, 'Les lieux exemplaires, des lieux pour faire croire à de nouveaux espaces', dans André Micoud, *Des Hauts-lieux, la construction sociale de l'exemplarité*, Paris, Editions du CNRS, 1991, p. 53-54

L'addition de ces différentes images de la Petite Ceinture, lieu dépotoir, lieu insolite, lieu d'inspiration artistique, réserve naturelle, patrimoine, lieu utopique, espace-projet, lieu exemplaire, révèle les modalités du traitement possible d'un espace perçu comme friche en même temps qu'elle met en exergue l'entrecroisement des logiques d'acteurs.

- *Une recherche sur les rails*

Les prochaines années de recherche viseront à mieux articuler différentes lignes d'investigation concernant la Petite Ceinture de Paris, et les espaces urbains vacants de façon plus générale. Parmi les principales hypothèses exploratoires qu'a permis de faire émerger l'étude de cas sur la Petite Ceinture, quelques unes d'entre-elles méritent approfondissement. En conclusion de ce rapide balayage du cadre épistémologique structurant notre travail, qu'il nous soit permis d'en détailler les contours.

D'abord, il semblerait que les espaces vacants en général et la friche de Petite Ceinture en particulier donne lieu à des phénomènes d'appropriation tout à fait spécifiques, le plus souvent transgressifs. En effet, **l'absence constatée d'activité, le sentiment d'abandon et l'incertitude juridique entourant ce lieu semblent avoir favorisé l'intrusion symbolique et pratique de la population civile dans la gestion de cette emprise privée appartenant à une entreprise publique.** D'abord foulée au pied par quelques curieux, puis occupée plus ou moins légalement par des parisiens en manque d'espace, objet de nombreux articles de presse et source d'inspiration pour plusieurs ouvrages et documentaires, enfin sujette à un vaste débat public s'appuyant ponctuellement sur l'occupation festive des lieux, la Petite Ceinture, depuis qu'elle est perçue comme friche, fait l'objet d'une appropriation graduelle par la population parisienne. Bien que ces intrusions soient juridiquement assimilables à une transgression de la propriété privée, elle tendent à être légitimées par l'absence d'activité et le visible désintérêt des propriétaires pour cet espace. Ce trait spécifique de l'espace urbain appréhendé comme 'libre' engendre des opérations sociales inédites que l'anthropologue s'attachera à décrire.

Ensuite, par le truchement des différentes images lui étant assignées, par l'analyse des modèles urbains sous-jacent à ces prises de positions, la friche semble à même de révéler ce qui se joue aujourd'hui dans nos villes. **Emblématique des dominantes idéologiques qui structurent la pensée sur la ville contemporaine, l'étude de la fabrication symbolique de la friche permet de mettre en lumière les grandes tendances urbaines d'aujourd'hui, et notamment la centralité des récits post-modernes<sup>26</sup>** : en rupture avec l'image de la ville

---

<sup>26</sup> C'est l'hypothèse de Gilles Sénécal qui signe plusieurs travaux sur les friches industrielles et leur requalification à Montréal, parmi ceux-ci : Sénécal Gilles, 'Le quartier Hochelaga-Maisonneuve à Montréal : le réaménagement d'une zone industrielle ancienne face à la nouvelle urbanité post-moderne', *Le Géographe Canadien*, 'Canadian Urban Landscapes Exemples', 1995, 12, XXXIX, 4, pp. 353-362. ; Sénécal Gilles, Saint-Laurent Diane, 'Espaces libres et enjeux écologiques : deux récits du développement urbain à Montréal', *Recherches sociographiques*, XL, 1, 1999, 33-54.

industrielle, on décèle dans le débat sur le devenir de cette infrastructure la volonté de reconstruire la ville sur elle-même en maintenant visible les différentes strates historiques, on y devine l'émergence très forte du *sujet* et des problématiques de l'expérience ou des ambiances urbaines vécues par le citoyen, on y perçoit les tendances visant à mettre en spectacle la ville, à créer des décors urbains harmonieux en esthétisant ses composantes, enfin, on y constate la volonté grandissante des classes moyennes de participer à l'élaboration de la ville de demain. Réceptacle des tendances contemporaines, produit de l'histoire mais aussi espace producteur de la ville, la friche industrielle questionne nos manières d'appréhender le phénomène urbain.

Enfin, au vu des résultats obtenus cette année, on peut avancer que **la friche industrielle participe à l'invention de la ville. D'une part car elle favorise un travail de l'imaginaire et révèle de ce fait la nature des désirs urbains contemporains, d'autre part parce que le vide qu'elle constitue permet d'offrir un territoire d'action concret pour la mise en place d'aménagements, ou encore, dans une perspective relationnelle, car elle suscite l'émergence de *sujets*<sup>27</sup> sociaux qui au fur et à mesure de leur engagement public vont acquérir une surface sociale et un pouvoir non négligeable dans la gestion des affaires de la cité<sup>28</sup>.**

En effet, l'observation des opérations sociales produites autour de la Petite Ceinture a permis de mettre en lumière l'émergence de sujets, d'individus issus de la société civile, engagés dans la protection de ce lieu ou la défense d'un projet de réaménagement. Ces individus, au départ très peu intégrés à la vie politique parisienne, sont aujourd'hui devenus des personnages incontournables de la scène associative parisienne voire de la scène politique. Dans cette perspective, à la fois produite par divers agents sociaux, la Petite Ceinture a aussi favorisé la construction identitaire de ceux qui s'y sont intéressés pendant plusieurs années. En ce sens, elle contribue à créer la ville en produisant des identités citadines.

**Ainsi, le 'vide' que constitue une friche industrielle en milieu urbain, loin de pouvoir être assimilé à un non-lieu tant ses dimensions historiques, relationnelles et identitaires sont prégnantes<sup>29</sup>, paraît au contraire offrir une sorte de brèche dans la trame urbaine et donner de ce fait lieu à des formes spécifiques d'incursion dans la vie politique de la**

---

<sup>27</sup> Nous empruntons cette notion de *sujet* à Michel Agier : « *De la masse anonyme apparemment atomisée, émergent dans la ville même, des noms propres plus importants que d'autres. Ce sont des meneurs de bande, des héros de quartiers, des syndicalistes et militants associatifs, des chefs politiques ou spirituels. Tous démontrent une certaine maîtrise de leur destin et influent sur celui de leurs proches. (...) Le cas du héros, des meneurs ou des artistes montre comment se forme le sujet. (...) Défini pas sa surface sociale, il dépend du monde qui l'entoure autant qu'il l'influence.* », Michel Agier, 1999, *op. cit.*, p. 20 et 32.

<sup>28</sup> Cette dernière dimension assignée au terme 'invention de la ville' prend sa source dans la perspective relationnelle du monde urbain développée par Michel Agier [1999, *op. cit.*].

<sup>29</sup> Nous faisons ici référence aux catégories de 'lieu' et de 'non-lieu' définies par Marc Augé [1992, *op. cit.*].

**ville.** Là encore, cette configuration spatiale semble donc une bonne entrée pour l'analyse anthropologique des comportements urbains.

Etude de cas spécifique riche et complexe, la Petite Ceinture de Paris offre à l'ethnologue une entrée singulière dans le champ de recherche sur les espaces vacants. Reliée à d'autres lieux, l'analyse de la construction symbolique de cette infrastructure ferroviaire sous-utilisée permettra une réflexion plus globale sur le vide en milieu urbain et sa réception anthropique.

Emilie Bajolet  
Paris, 10 octobre 2002